

Discours d'inauguration du jardin mémorial de la Saint-Barthélemy

16 septembre 2022

Monsieur le président de la fédération protestante de France, monsieur le pasteur KRIEGER,

Monsieur le pasteur, cher François CLAVAIROLY,

Madame la présidente de la société de l'histoire du protestantisme français, madame Isabelle SABATIER,

Madame la présidente de l'Oratoire, chère Aurore SAGLIO-THEBAULT,

Monsieur le recteur de la cathédrale de Paris,
monseigneur Olivier RIBADEAU-DUMAS,

Monsieur le grand rabbin, cher Haïm KORSIA,

Monsieur le président du Consistoire central
israélite de France, cher Elie KORCHIA,

Monsieur l'imam représentant le recteur de la
Grande Mosquée de Paris, cher Khaled LARBI,

Monsieur le maire, cher Ariel Weil,

Mesdames et messieurs les élus,

Chers amis,

Je suis extrêmement honorée d'être avec vous
ce matin pour inaugurer ce jardin dédié à la
mémoire du massacre de la Saint-Barthélemy.

Je suis d'autant plus heureuse que cet évènement a été pensé entre la ville de Paris et la fédération protestante de France dans une démarche de fraternité dont nous avons tellement besoin en cette période. Votre présence à toutes et à tous l'atteste.

Je dois dire que j'ai été extrêmement touchée et émue par ce magnifique échange entre le président de la conférence des évêques de France, Monseigneur Éric de Moulins-Beaufort, et le président de la fédération protestante, le pasteur Christian Krieger. Ce respect mutuel et cet attachement profond pour le dialogue interreligieux sont les plus belles preuves d'un pays en paix avec son passé, réconcilié et tourné vers l'avenir.

450 ans après les faits, cette commémoration n'a pourtant jamais été aussi nécessaire. Parce que ces jours terribles, du 24 août 1572 et suivants, en plein cœur de Paris, ce furent près de 3000 Parisiens, femmes, hommes, enfants, qui ont été torturés, mutilés et assassinés par des milices de Parisiens catholiques fanatisés, parce qu'ils étaient protestants.

Ce jour ne doit jamais être oublié. Ce jour « *qui avec horreur parmi les jours se compte, qui se marque de rouge et rougit de sa honte* », selon les mots d'Agrippa d'Aubigné.

Aujourd'hui, nous donnons à ce jardin un rôle symbolique et politique, celui de transmettre la mémoire de cette tragédie et rappeler à chacune et à chacun d'entre nous le risque de la violence politique.

D'abord, comme vous l'avez souligné, nous venons réparer une injustice vis-à-vis des Protestants.

Nous comblons un manque en donnant aux victimes protestantes toute la place au cœur de la Cité qui leur revient.

Nous leur devons.

Désormais, chacun, de Paris, de France et d'ailleurs, trouvera dans notre capitale, au sein du quartier du Louvre, une marque, un témoignage de cet épisode tragique de notre histoire.

La plaque sur le Pont Neuf, que nous avons dévoilée en 2016 avec le pasteur Clavairoly, constituait une première étape. Elle se situait symboliquement au bord de la Seine qui a charrié tant de corps des victimes.

Mais il fallait aller plus loin.

C'est ce que nous faisons aujourd'hui avec ce jardin mémorial : nous inscrivons le souvenir douloureux mais indispensable de ce massacre au cœur du Paris de l'époque, face au lieu du pouvoir royal, le palais du Louvre, et à proximité des rues et des quais du massacre.

Ensuite, nous venons rétablir une mémoire.

Cette commémoration permet de marquer, dans les rues de Paris, une mémoire partagée avec l'ensemble des Parisiens, d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

La mémoire de la Saint Barthélemy, n'est pas l'affaire des seuls Protestants ou de ceux qui se reconnaissent des Huguenots, mais de la communauté parisienne dans son ensemble.

Commémorer « c'est faire mémoire ensemble », c'est aussi assurer une continuité dans la transmission de notre histoire. C'est seulement par cette transmission, essentielle, que nous pouvons tirer des enseignements des pires actes commis, de la violence, des massacres, des traumatismes et ainsi avancer pour repenser les bases d'une société pacifiée.

Comme le souligne Patrick Boucheron, nous devons faire l'effort d'assumer une mémoire plus « complète », même si cela veut dire une mémoire plus « inquiète » et « moins assurée de ses certitudes », car alors seulement elle sera plus juste pour les victimes de l'Histoire.

Et dans cette mémoire parisienne la place de la communauté protestante et de la Saint-Barthélemy prend aujourd'hui une autre dimension.

Qui plus est, nous venons rétablir une vérité.

Cette inauguration a une visée politique très forte. Je l'assume et je la revendique.

Nous vivons une époque inquiétante dans laquelle les appels au repli communautaire et les discours haineux se propagent comme un poison mortel dans notre société.

Je ne peux m'empêcher de penser avec colère aux mots d'un ancien candidat à la présidentielle, qui a osé proclamer, quasiment sans être contredit, que la responsabilité du massacre de la Saint-Barthélemy s'expliquait par un « fondamentalisme protestant qui aurait exaspéré le bon peuple catholique ». Je sais combien ces mots ont blessé, et scandalisé beaucoup d'entre nous. Je voulais en parler aujourd'hui.

Nous sommes, une fois de plus, face à une monstrueuse entreprise de falsification de l'histoire. C'est le terme, la falsification.

Ce n'est pas une question d'interprétation, c'est bien au contraire une entreprise délibérée de mensonge qui renverse les responsabilités et sème la haine.

Comme à chaque fois, dépeignant toute minorité comme dangereuse, les falsificateurs imposent un autre régime de vérité, contre le consensus scientifique des historiens ; ils justifient les bourreaux et accusent les victimes.

Il y a quelque chose de particulièrement troublant et d'inquiétant de voir que cette falsification concerne toujours les pages les plus sombres de l'histoire: la Saint-Barthélemy, la rafle du Vel d'Hiv, et, ailleurs, la guerre d'Espagne.

Voilà le triste rappel auquel nous faisons face : les tragédies, même éloignées dans l'espace et le temps, se répondent les unes les autres. Il existe des échos sinistres entre « tous ceux qui tombent » pour reprendre le titre du magnifique ouvrage de l'historien Jérémie Foa.

Enfin, nous venons rétablir des principes humanistes.

La Saint-Barthélemy représente une rupture dans notre histoire, un déchainement de violence inouï contre une minorité religieuse. Cet épisode, qui fait partie intégrante de l'histoire de Paris, de notre histoire, est aujourd'hui devenu le symbole de la violence politique et du fanatisme religieux.

La Saint-Barthélemy est un massacre de voisinage perpétré par des voisins sur leurs voisins. Et ce massacre a d'abord été rendu possible par une décision politique du roi de France, celle de supprimer les chefs huguenots présents à Paris ; en cela ce déchaînement de violence fut un crime d'État.

Il faut le dire.

Ce massacre a également été rendu possible par des décennies de discriminations, de persécutions et de mise au ban de la minorité protestante par la majorité et le pouvoir catholiques.

Jérémie Foa explique brillamment qu'en août 1572, les victimes étaient pour ainsi dire habituées voire même « anesthésiées » par le harcèlement policier, administratif et judiciaire qu'elles subissaient depuis des années. Et les assassins, dont certains étaient les acteurs de ce harcèlement, savaient exactement où, comment et qui frapper.

Pour citer à nouveau Jérémie Foa, « les bourreaux frappent aux portes et les victimes leur ouvrent » ; « les huguenots comprirent trop tard [...] qu'il y avait quelque chose d'inouï, de radicalement inédit dans la Saint-Barthélemy ».

Cela ne peut que nous rappeler d'autres épisodes tragiques de notre histoire.

Cela explique sans doute pourquoi les protestants de France ont toujours été viscéralement du côté de la défense des minorités et des plus faibles, hier comme aujourd'hui.

La République française doit beaucoup aux Protestants de France. Tout comme notre modèle social et humanitaire. Je pense bien sûr à la CIMADE que je veux saluer : vous nous inspirez dans notre engagement vis-à-vis des réfugiés. Et c'est finalement aussi cet engagement et cette exigence chevillée au corps de l'accueil des réfugiés et de la protection des plus vulnérables à qui nous rendons hommage aujourd'hui.

C'est sur cet appel que j'aimerais terminer.

Nous, responsables politiques et culturels, personnalités publiques, nous ne devons jamais baisser la garde.

Nous devons prendre au sérieux le risque de déchaînement de la violence politique qui rode toujours, tout le temps, partout. Nous ne pouvons laisser justifier, même 450 ans plus tard, le massacre de 10 000 protestants en France. Nous ne pouvons jamais accepter que la violence soit présentée comme un moyen comme un autre de régler nos différends.

Nous avons des historiens pour écrire l'histoire, des juges pour juger.

L'enjeu pour la Ville de Paris, pour les responsables politiques, pour nous tous aujourd'hui est d'assurer la possibilité d'une mémoire commune, d'une mémoire apaisée, pour tirer des enseignements de cette violence qui est toujours possible.

Mesdames, messieurs,

Ce jardin doit devenir le symbole de cet appel à la vigilance.

Il dit notre volonté de vivre nos différences dans le respect, la paix et la considération.

C'est à la fois une réponse au fanatisme religieux et à la violence politique, autant qu'un signe d'espérance et de concorde.

Et j'aimerais terminer sur ces mots de l'immense philosophe protestant Paul Ricoeur. Il nous rappelle que « le devoir de mémoire est le devoir de rendre justice, par le souvenir, à un autre que soi ».

Rendre mémoire c'est donc se considérer l'un l'autre. Aujourd'hui, plus que jamais, nous ne devons apprendre à vivre ensemble nos différences dans la considération et la paix.

Je vous remercie.